

C'est à la suite de cette discussion que Welter alla voir le 7 septembre Pescatore et Praum. «Ils sont d'accord avec moi que nous ne pouvons tabler sur les dispositions de la Convention de Genève, mais qu'il fallait arriver à un *modus vivendi* . . Il faut que nous fassions tous les sacrifices, même des sacrifices d'amour propre pour que ces pauvres malheureux aient des soins convenables . . . »

«M. Pescatore exposa la situation à ces dames; mais elles ont de la peine à comprendre qu'elles doivent laisser partir des blessés français qu'on a confiés à leurs soins et qu'elles voudraient garder jusqu'à entier rétablissement et même au delà. Je dois dire que ces dames soignent tous les blessés avec un entier dévouement et qu'elles ne font pas de distinction entre Allemands et Français; cependant leur coeur va aux Français doublement malheureux: ils sont blessés et captifs entre les mains des vainqueurs.»

Le 8 septembre la mission que le docteur Welter remplissait à la Croix Rouge à Ste Sophie prit fin, tous les blessés ayant dû être évacués sur ordre du service sanitaire allemand.

«On croyait que les blessés allemands s'étaient plaints . . . qu'on ait été trop prévenant envers les Français. Je n'ai pas à émettre d'opinion sur le fait. Je ne doute pas que ces dames n'aient été très gentilles envers les Français, mais je dois avouer qu'elles étaient excessivement gentilles aussi envers les blessés allemands. Il paraît que les Allemands croyaient qu'on aurait dû traiter les Français en ennemis. Mais on comprend que ni les gardes-malades ni les médecins ne doivent faire de distinction entre blessés: ce ne sont plus amis ni ennemis; ce sont des blessés et rien d'autre.»

A la date du 9. 9. 1914, Welter écrit: «Dans une dépêche au président des Etats-Unis, l'empereur allemand (d'après le 'Vorwaerts' c'est le chancelier de l'Empire) . . . cherche à persuader le président que les Français, les Belges et les Anglais emploient des méthodes contraires au droit des gens. Peut-être les Américains, les Anglais, les Français, les Belges et les Luxembourgeois rappelleront-ils un jour aux Allemands, quelle singulière conception ils avaient du droit des gens en envahissant le Luxembourg et la Belgique. Et quand ils se plaignent de soi-disant cruautés commises sur les soldats allemands, leur demandera-t-on compte des horreurs que nous avons vues, vues de nos propres yeux à Ethe, Gomerey, Barancy et ailleurs? Enfin l'heure de la reddition des comptes n'est pas encore venue et il semble oiseux d'anticiper.»

Le 18 septembre, à midi, Norbert Le Gallais raconta qu'il avait été à la gare où un train de blessés allemands passait. Les malheureux ont été blessés aux environs de Verdun, voilà 6 jours, et pendant tout ce temps ils n'ont rien eu à manger. C'est seulement ce matin, en passant par Arlon, qu'ils ont eu pour la première fois à manger. Ils avaient été pansés après la bataille, mais depuis lors leur pansement n'avait plus été renouvelé, de sorte qu'il était tout à fait imbibé de pus et de sang. Les pauvres frissonnaient de fièvre et étaient à bout de forces. Ils furent transportés à Trèves.»